qui lui sont nécessaires ; car si on exempte quelques hommes qui, après avoir été sequestrés de la société dès leur enfance, ont été élevés dans les forêts, il n'est personne qui n'ait été éclairé, plus ou moins, du flambeau de la révélation.

Pour savoir au juste de quoi nous sommes naturellement capables pour la recherche de la vérité, ou juger avec précision de l'étendue des forces isolées de notre raison, relativement à la religion, il faut, de toute nécessité, se reporter chez les sauvages, et voir où en sont ceux d'entre eux qui ont eu le moins de rapport possible avec le reste des hommes.

Quand il s'agit de déterminer jusqu'où peut s'élever par elle seule l'intelligence humaine, on ne doit s'adresser ni aux patriarches, à qui Dieu s'est révélé d'une manière si extraordinaire, pour l'instruction de tous les peuples ; ni aux Juifs, témoins pendant si longtemps des prodiges du Tout Puissant, ni aux chrétiens, qui ont pour eux les lumières de l'Évangile, le soleil de justice qui éclaire tout homme venant en ce monde, le philosophe comme le simple fidèle ; ni même aux génies de l'antiquité païenne, soit parce qu'ils ont eu quelque souvenir au moins confus de la tradition primitive, soit parce qu'ils ont pu avoir connaissance des livres de Moïse.

Le seul moyen d'estimer ce que l'homme peut connaître par lui-même en matière de religion, c'est d'examiner ce qu'il a connu, en dehors de toute tradition religieuse.

Or, comment arriver à ce résultat, si on retrouve partout, même chez les gentils des vestiges de la tradition, qui remonte à l'origine du monde.

Comment le philosophe déiste ou rationaliste, qui a vécu quelque temps dans la société chrétienne, nous démontrera-t-il que les notions qu'il a de Dieu et de l'homme, des rapports de l'homme avec Dieu et avec ses semblables,